

d'anglais, mais parle deux ou trois langues indigènes. Il est très cordial, aime la conversation, les bonnes blagues et la lecture.

Nous sommes arrivés à l'aéroport de Sokoto vers quatre heures de l'après-midi. La population est entièrement musulmane, s'habille de blanc et se coiffe du turban. Nous avons été surpris de voir environ un millier de musulmans, mesurant près de six pieds, alignés à l'entrée de l'aéroport. Après un arrêt de quelques minutes, nous nous sommes rendus en voiture au palais du sultan. Le trajet était d'environ cinq milles. Il paraît qu'environ 50,000 personnes bordaient la route, mais je dirais qu'il y en avait peut-être 25,000 formant une dizaine de rangs. Sur une distance d'environ un mille avant d'arriver au palais, étaient alignés de magnifiques chevaux, cavaliers et montures portant costumes et caparaçons aux couleurs éclatantes. Les chevaux là-bas ne sont pas aussi lourds que les nôtres, ils sont petits et maigres. De l'autre côté de la route s'alignaient des éléphants, ce qui faisait penser à un cirque.

Finalement, nous sommes arrivés au palais où des gardes aux costumes multicolores nous ont accueillis à la porte. Nous avons ensuite assisté à une réception. Ces gens-là ne boivent pas de boissons alcooliques; on nous a donc servi du pepsicola, de l'orangeade et d'autres eaux gazeuses. En outre, ils n'écoutent pas de musique et ne regardent pas la télévision, comme nous le faisons. Ils sont très dévots et transportent avec eux une sorte de chapelet dont ils se servent à certaines heures de la journée. On les voit assis sur le trottoir ou ailleurs, en train d'observer leurs coutumes religieuses. A certaines heures de la journée, ils se tournent vers l'Est, s'agenouillent ou s'assoient sur le sol et prient pendant peut-être trois-quarts d'heure ou une heure—même dans les restaurants ou les hôtels.

Le lendemain nous avons dîné à nouveau avec le sultan. Il a prononcé un beau discours par le truchement d'un interprète. Il était gai et il plaisantait sur ce qu'il disait. Le sultan a visité New-York, mais il n'est pas encore venu au Canada et il espère y venir un jour. Il est allé au Royaume-Uni à maintes occasions. Il est instruit et sait, j'en suis sûr, ce qui se passe dans son pays. Le lendemain avant de partir, nous avons assisté à une autre réception au palais où il s'est rendu escorté encore par tous ses gardes et plusieurs de ses fils, dont la plupart s'adonnent à la politique; certains sont premiers ministres des provinces. La famille a, comme on dit, la haute main sur presque tout.

Nous avons aussi visité le musée de Sokoto, mais c'est ce que nous avons vu au palais qui nous a le plus frappés. De plus, nous

avons visité une mosquée. Les vieilles mosquées étaient construites de glaise et de terre battue. Cependant, celle-ci est très moderne, et on a retenu les services d'un architecte américain pour la construire. C'est un édifice de marbre très grand et très coûteux. Nous avons vu le trône où siège le sultan pendant la récitation des divers offices religieux; celui-ci, en effet, est le chef spirituel du pays. Il y a plusieurs édifices modernes dans cette partie du pays, bien que la vie primitive y soit prédominante.

Ensuite, nous sommes revenus par avion à Lagos. Ce fut là notre plus long voyage pendant la conférence qui a duré, je crois, dix jours. Le sénateur Smith vous racontera la suite de ce récit. Je voudrais ajouter que ce voyage était tout à fait différent de ceux qu'on peut faire dans les autres parties du monde. On peut aller en Amérique du Sud, en France, en Australie ou ailleurs dans le monde, le tourbillon de la vie moderne se fait sentir de tous côtés. Mais notre voyage ici était bien différent. Dans les revues et les journaux, on raconte, avec photos à l'appui, que les maisons sont faites de glaise et recouvertes de feuilles de palmiers dans les pays que nous avons visités; on nous parle d'indigènes à demi-nus et de gens d'une maigreur extrême qui passent de vie à trépas dans les rues, mais il faut voir tout cela pour le croire vraiment. On trouve cela même à Lagos, qui est pourtant censée être une ville moderne d'un million et demi d'habitants.

Sur les trottoirs, se trouvaient des centaines d'infirmes, de quêteux et même des moribonds. Naturellement, il est bien difficile de ne pas s'apitoyer sur leur sort, de s'arrêter et de les regarder. Les aborigènes n'en tiennent même pas compte. Il n'y a rien qu'on puisse faire pour ces malheureux; inutile de les recueillir, car on ne saurait où les placer; personne ne s'occupe d'eux.

Le long de ces routes se trouvent une multitude de petits villages des plus primitifs. Les maisons sont faites d'épais murs de boue dans lesquels on a pratiqué des ouvertures pour les portes et les fenêtres qui ne comprennent ni verre ni ferrure. Des milliers de personnes étaient assises le long de la route, partout où il y avait un peu d'ombre. Un seul arbre peut abriter de cinquante à soixante personnes; c'est leur domicile. Lorsqu'il pleut, elles restent là, car elles n'ont pas d'autre place où elles pourraient aller.

Pour se nourrir, il y a des fruits en abondance. En traversant cette solitude, nous avons pu voir, pendant des milles et des milles, des orangers, des ananas, des bananiers, qui tous croissent dans la brousse, si bien que les gens ne souffrent pas de la faim.